

# Une Biennale très engagée

- Cette 56<sup>e</sup> édition n'a jamais été aussi mondiale. C'est elle, la vraie exposition universelle.
- Son commissaire Okwui Enwezor, premier Africain à ce poste, l'a voulue centrée sur l'état calamiteux du monde.
- Le pavillon belge est une très belle réussite. Un projet passionnant et généreux.

## Les artistes face au chaos du monde

**Guy Duplat**  
Envoyé spécial à Venise

Cette 56<sup>e</sup> Biennale débute un mois plus tôt que d'habitude, pour coïncider avec l'ouverture de l'Exposition universelle de Milan. Mais c'est la Biennale qui fête ses 120 ans qui est la vraie expo universelle! L'art s'est mondialisé, les biennales se sont multipliées, mais Venise reste, tous les deux ans, le lieu où tout le monde veut être et où l'on prend le pouls de l'art.

Cette année, on attend 500 000 visiteurs; 89 pays ont leur pavillon aux Giardini, à l'Arsenale ou dans la ville. Un record, avec pour la première fois des pays comme les Seychelles et la Mongolie! A cela s'ajoutent les deux grandes expositions du commissaire, 44 événements "collatéraux" dans toute la ville et bien d'autres expositions.

### Les futurs du monde

Cette Biennale est aussi universelle par le choix de son commissaire, le Nigérian Okwui Enwezor, premier Noir à diriger une Biennale, grande personnalité de l'art contemporain, directeur du Haus der Kunst à Munich. Il a voulu une Bien-

nale engagée et a ouvert largement la porte aux artistes africains. Le thème qu'il a choisi est "All the World's Futures" ou comment les artistes envisagent les futurs du monde sur le chaos actuel, écologique, politique et économique.

Symboliquement, il fait lire publiquement, sous forme d'oratorio, "Le Capital" de Karl Marx, en continu pendant les sept mois de la Biennale. Il a conçu aussi, au cœur du pavillon central des Giardini, l'Arena, un forum permanent de débats et performances.

Pour ses deux expositions, aux Giardini et à l'Arsenale, il a invité 136 artistes de 53 pays, dont 89 n'étaient jamais venus à Venise. *"Le monde actuel montre des divisions et des blessures, de profondes inégalités et des inquiétudes. Malgré les progrès de nos connaissances, nous sommes entrés dans un âge d'anxiété. Notre intention est d'étudier comment ces tensions du monde agissent sur les artistes, leurs désirs et leurs musiques intérieures."*

### Le pavillon de Léopold II

Enwezor souligne que le premier pavillon national à la Biennale fut celui de la Belgique, en 1907, par Léopold II alors propriétaire privé du Congo, et il n'hé-

site pas à évoquer un "premier génocide au cours duquel 9 millions de Congolais sont morts". A visiter son expo aux Giardini (nous reviendrons sur celle de l'Arsenale et les autres événements de cette très riche Biennale), on voit d'emblée la force politique de son propos.

Il jongle dans les choix comme un DJ d'art actuel. Il mêle aux découvertes d'artistes des ensembles "historiques" comme les magnifiques photos de Walker Evans sur les Américains après la dépression de 1929 autour des maquettes très politiques d'Isa Genzken. Une salle est consacrée aux têtes de mort de Marlene Dumas, une autre aux peintures magnifiques de Kerry James Marshall. Thomas Hirschhorn montre l'écroulement de notre monde sous forme d'un torrent de papiers et plastiques tombant d'un trou du toit. Le "Jardin d'hiver" de Marcel Broodthaers a été reconstitué avec ses palmiers, ses chaises pliantes et ses gravures anciennes d'une Afrique de chromos. Une vidéo sur trois écrans de John Akomfrah résume les enjeux en mêlant des images sublimes de la mer et les horreurs que les hommes

commettent (cadavres des migrants sur la plage). On retrouve aussi l'excellente Kenyane Wangechi Mutu qu'on avait découverte au Wiels.

## 89

### PAVILLONS

Jamais la Biennale de Venise n'avait attiré autant de pays.

### La beauté comme résistance

Les pavillons nationaux ont parfois un côté dramatique comme celui d'Israël transformé en bunker par Tsibi Geva. Mais d'autres ont choisi la poésie et la beauté comme résistances. Pour le Japon, Chiharu Shiota a noué pendant deux mois avec dix personnes 400 km de fil rouge et 150 000 clés, une analogie de notre monde. Pour la France, Céleste

Boursier-Mougenot a déterré trois grands arbres avec racines et terres et les fait bouger et chanter selon l'état du ciel et l'électricité des arbres!

Le plus sublime est Herman De Vries, Néerlandais de 84 ans au physique de Robinson, qui expose les mille et un objets de la nature – feuilles, coquillages, pierres, etc. – comme s'il s'agissait de nos trésors ultimes. C'est d'une beauté soufflante et c'est plus révolutionnaire que tout.

→ La Biennale de Venise, jusqu'au 22 novembre – [www.labiennale.org](http://www.labiennale.org)

## Des artistes africains au pavillon belge: une première

Le pavillon belge est occupé, cette année, par la Communauté française avec Vincent Meessen et la commissaire Katerina Gregos. Leur exposition est une belle réussite, mêlant un propos passionnant et généreux à une présentation sensible et artistique.

On ne peut la dissocier du pavillon lui-même, construit par Léopold II en 1907, un peu avant qu'il ne donne le Congo à la Belgique. Le passé colonial est donc comme inscrit dans les murs comme il l'est dans le passé général de la Biennale.

### Colonialisme des esprits

Au centre du pavillon, on suit une superbe vidéo de Vincent Meessen réalisée à Kinshasa. Il a découvert par hasard une chanson de mai 1968 créée par un étudiant congolais contestataire, Joseph M'Belolo, qui fut un membre (oublié) de l'internationale situationniste. Avec un orchestre de femmes musiciennes, Vincent Meessen recrée cette chanson sous forme d'une rumba dans le studio légendaire du chanteur Franco.

Superbement filmé, l'orchestre se constitue peu à peu, tandis qu'on en-

tend les bruits de la rue. Au moment du tournage, en janvier, Kinshasa vivait de grandes manifestations anti-Kabila.

Le film suggère les liens entre passé et présent, montre ces béances de l'histoire d'où ressortent ces moments de résistance qu'on avait oubliés ou effacés. Comme si l'Afrique n'avait jamais résisté, ne s'était jamais opposée au colonialisme et au néocolonialisme.

Eclairer les points cachés de l'histoire, montrer les formes de résistances passées, est une manière de stratégie de résistance possible pour le futur. Pour l'Afrique bien sûr, mais aussi chez nous, en Europe, où nous avons affaire à une forme de colonialisme des esprits, par un néolibéralisme mondialisé.

C'est à partir de ce film que le pavillon s'ordonne. Vincent Meessen et Katerina Gregos ont invité dix artistes

à créer des œuvres dans le même esprit. En dehors de la générosité d'inviter ainsi des artistes étrangers dans un pavillon national, c'est un geste fort de voir, pour la première fois en 108 ans, des artistes africains dans le pavillon belge!

L'Italienne Elisabetta Benassi rend hommage à Paul Panda Farnana, connu sous le nom de M'Fumu, un des premiers Congolais à faire des études supérieures en Belgique. Elle a construit pour Venise un arrêt imaginaire pour le tram 44, qui va de Montgomery au musée de Tervuren. Un arrêt fait d'os d'animaux du Congo, comme

un fantôme du passé, une manière de rappeler que la richesse belge s'est bâtie sur l'Afrique.

### La machine Beckett

Le Zimbabwéen James Beckett a imaginé une superbe "machine", un robot, qui ne cesse de manipuler, enlever, replacer des centaines de formes de bâtiments comme on range les médicaments d'une pharmacie. Sa "machine" critique le modernisme architectural imposé à l'Afrique.

Sammy Baloji vit et travaille à Lubumbashi. Il est aussi invité dans l'exposition centrale d'Enwezor. Pour le pavillon belge,

le photographe juxtapose des photographies aériennes de Lubumbashi montrant le "no man's land" construit par les

Belges entre la ville européenne et la ville africaine, soi-disant pour empêcher la propagation des moustiques porteurs de la malaria. En fait, pour mieux contrôler toute rébellion éventuelle. Il fait aussi le parallèle entre le cuivre et les activités à l'époque des services secrets cherchant dans les scarifications des Africains des appartenances à des sociétés secrètes.

Matthieu Abonnenc, né en Guyane, artiste invité par ailleurs par Enwezor, évoque pour le pavillon belge la figure oubliée de Victor Schoelcher, un Français qui s'était battu pour l'abolition de l'esclavage dans les territoires français d'Outre-mer.

Ce propos à la fois politique et poétique de Vincent Meessen est applaudi dans le catalogue par un texte de Raoul Vaneigem, grande figure du situationnisme avec Guy Debord. Il conclut ainsi: *"L'aspiration de l'homme à un sort plus humain est une force qu'aucune oppression n'a jamais réussi à étouffer. Elle est aujourd'hui non un principe d'espérance mais une assise sur laquelle se construira, entre confusion et tâtonnements, une Internationale issue de l'intelligence sensible, une Internationale du genre humain."*

**G.Dt**

**Le passé  
colonial  
de la Belgique  
est inscrit  
dans les murs,  
comme il l'est  
dans le passé  
général  
de la Biennale.**